

Corine Dossa

UN RAYON DE SOLEIL

ENTRE NOS VIES



INTRODUCTION

Dès sa naissance, Amarilla avait été un cadeau. Un cadeau aux multiples facettes, semblable à une poupée russe dont chaque enveloppe constituait l'emballage merveilleux d'un trésor encore plus précieux.

De par son entrée ferme et résolue dans notre quotidien, elle allait nous montrer que si, nous, humains, prenons les décisions qui tendent les voiles de nos vies, c'est une entité supérieure qui indique au vent la direction. Nous pouvons toutefois toujours réévaluer nos actions et suivre la brise vers une destination recelant d'autres promesses ou bien voguer à contre-courant.

Là réside finalement notre vrai pouvoir : celui de choisir ce que nous accomplirons avec les cartes dont nous disposons.

Lorsque ma sœur, Ariane, apprit qu'elle attendait un bébé, elle n'en fut pas plus troublée que cela. Elle signala très calmement à sa gynécologue qu'elle ne voulait pas de cet enfant. À tout juste vingt-sept ans, il lui restait tant à vivre et à accomplir qu'elle n'entendait pas se laisser enfermer dans la routine que ne manquerait pas de lui imposer la venue d'un bébé. La gynécologue, tout aussi calmement, la questionna sur la date de ses dernières menstruations. Ariane rétorqua qu'elle ne savait pas très bien car elle avait toujours eu un cycle irrégulier. Le couperet tomba aussitôt : l'avortement était inenvisageable, la grossesse datait déjà d'environ vingt-quatre semaines. Le délai légal était largement dépassé en France ainsi que dans les pays européens à la législation plus souple. L'information frappa Ariane comme un uppercut.

— Non, c'est impossible, répliqua-t-elle froidement, en foudroyant des yeux la gynécologue.

— C'est pourtant la réalité. Il y a bien une créature installée là, confortablement, depuis six mois.

Ariane sentit la panique l'envahir.

— Non, non, non ! Ce n'est pas possible, vous vous trompez !

Seul un silence lui répondit, suivi d'un regard compatissant.

— Vous ne comprenez pas. Je ne peux pas avoir cet enfant. Je n'en veux pas ! Je n'en veux pas ! JAMAIS ! hurla-t-elle.

La gynécologue lui proposa une échographie pour vérifier ses dires.

Ariane, soudain trop calme, ne réagit pas. Elle se laissa guider vers la table d'examen, s'y allongea mécaniquement, avant de planter son regard dans celui du médecin qui lui enduisait le ventre d'un gel froid. Elle fit la grimace, surprise par la sensation glacée, puis observa à nouveau sa gynécologue. Tout cela n'est qu'une grossière erreur, se répétait-elle. Oui, c'est ça, une grossière erreur. La spécialiste allait bientôt se confondre en excuses et reconnaître l'absurdité de son diagnostic. Elle, enceinte ? De six mois qui plus est ? Quelle bonne blague ! Ariane avait déjà entendu parler dans des émissions de télévision de ces femmes qui se découvrent enceintes un mois avant l'accouchement, parfois le jour même. Mais ces petites écervelées n'avaient rien à voir avec elle : elle l'aurait su, elle l'aurait senti, si elle avait été enceinte. C'est vrai qu'elle avait pris un peu de poids ces derniers temps. Mais les coupables étaient toutes désignées : seules les raclettes qui avaient accompagné son séjour en

Suisse pouvaient expliquer le léger gonflement de sa poitrine, c'était évident.

La gynécologue lui indiqua une forme sur l'échographe :

— Vous le voyez, là ?

— Hein ? Quoi ?

— Le fœtus. Vous voyez, là ? Ses mains, ses pieds.

Sur le visage d'Ariane se succédèrent l'incrédulité, le choc, puis le désespoir. Elle ferma les yeux, comme si elle cherchait à effacer l'image. Quand elle les rouvrit, la gynécologue prenait quelques mesures. D'un air complice, elle lui énonça :

— Il est parfait ! Il cache son sexe, c'est un petit filou, ce bébé ! Il aime les surprises. Au moins, vous êtes prévenue, il vous en réservera bien d'autres. C'est moi qui vous le dis. Je vous tire les photos.

Ariane ne réagit pas. Elle n'avait nulle envie de connaître le sexe de la créature qui venait d'apparaître à l'écran. La gynécologue lui tendit du papier essuie-tout pour qu'elle enlève le gel sur son ventre, puis, se rasseyant derrière son bureau, lui expliqua :

— Bon, Ariane, vous avez eu de la chance que tout se soit bien déroulé jusqu'ici, mais à partir de maintenant, il y aura certaines précautions à prendre. Vous êtes une femme enceinte, et vous entamez le troisième trimestre. Vous n'aurez que trois mois pour vous préparer, mais ça va aller. Ne vous inquiétez pas.

Ariane ne bougeait toujours pas. Elle restait allongée, le papier dans sa main droite ballante. Qu'avait-elle fait au destin ? Pourquoi ce bébé lui tombait-il dessus quand tant de femmes désiraient un enfant et n'y parvenaient pas ? Sa sœur, Camille, aurait été ravie, elle qui en rêvait depuis des années, sans avoir jamais trouvé le père idéal. Alors, pourquoi elle, qui ne saurait pas quoi faire de ce bébé ? Ariane s'était toujours tenue le plus possible éloignée des enfants, et des bébés en particulier. Comment allait-elle faire face ? Elle ne savait ni langer, ni donner le bain, ni comprendre les désirs d'un nourrisson. Comment avait-elle pu se mettre dans un tel pétrin ? Et son voyage de trois mois prévu en Asie, sac au dos, à crapahuter d'île en île ? Pas question qu'elle l'annule !

Elle en était là de ses réflexions quand la gynécologue, qui ajoutait à son dossier les dernières informations, leva la tête et découvrit son état de prostration.

— Ne vous inquiétez pas. Tout se passera bien. Vous vous y ferez, à l'idée de devenir maman, essaya-t-elle de la rassurer.

Retournant auprès de sa patiente, elle lui prit le papier essuie-tout de la main et nettoya le gel sur son ventre. Elle l'aida à se relever et la conduisit derrière le paravent où l'attendaient ses vêtements.

Ariane se laissa faire, écouta distraitement les recommandations du médecin qui lui prescrivit plusieurs examens sanguins à effectuer

d'urgence, et sortit du cabinet quelques instants plus tard, comme dans un brouillard. Heureusement que le café dans lequel nous avons rendez-vous n'était pas loin.

Je m'appelle Camille Leroux. Je suis la sœur aînée d'Ariane. De trois ans exactement. D'aussi loin que remontent mes souvenirs, ma sœur et moi avons toujours été différentes.

Physiquement, d'abord. Ariane est mince, blonde, avec des cheveux mi-longs, raides, et la peau claire. Moi, je suis ronde et très brune : je tiens mes longs cheveux noirs bouclés de notre mère, dont j'ai aussi hérité de la peau dorée de métisse franco-béninoise. Ce sont les mystères de la génétique !

De caractère, ensuite. Je suis d'une nature plutôt calme et conciliante, presque effacée, diraient certains. Ma sœur, Ariane, est l'exact opposé de moi : avec son tempérament bien trempé, tout feu tout flamme, elle émet rarement des doutes et avance dans la vie de façon déterminée. Un vrai bulldozer ! Personne ne l'impressionne. Même pas notre père ! Lorsque nous étions petites, il me terrorisait avec son air sévère, revêche : je le comparais à un ogre et je tremblais, tout comme ma mère, à chacune des répliques

insolentes d'Ariane qui n'hésitait pas, elle, à le provoquer. Inévitablement, nous finissions, ma mère et moi, par nous faire admonester alors qu'Ariane, elle, avait déjà filé. Je lui en voulais de nous exposer à ses funestes colères et de toujours trouver les moyens de fuir les conséquences de son impertinence !

Ma mère avait essayé par tous les moyens de calmer ce qu'elle appelait les « ardeurs guerrières » de ma sœur. Quand j'avais huit ans et Ariane cinq, elle nous avait inscrites au cours de danse de Mme Leguirec, la voisine. Pour moi, ce fut le début d'une grande passion, toujours présente dans ma vie. Ariane détesta, évidemment. Elle s'y ennuyait profondément. Dès la troisième séance, elle poussa la porte du cours d'à côté et tomba en pâmoison : elle éprouva un engouement immédiat pour le taekwondo, un sport qu'elle pratique toujours. Dans la foulée, elle se prit de passion pour les arts martiaux et finit par s'essayer au sabre japonais. Dès lors, elle n'hésita pas à avertir notre père qu'elle en userait contre lui s'il mettait à exécution ses menaces de correction.

À seize ans, ses uniques préoccupations de jeune fille étaient le sport de combat et l'état du monde. Elle avait vu à la cinémathèque *La Crise*, de Coline Serreau, et avait admiré l'attitude de ces deux enfants de famille bourgeoise qui, par souci pour la planète, avaient décidé de changer leur mode d'alimentation. Elle annonça à notre mère stupéfaite qu'elle refusait désormais

d'ingérer toute chair animale et commença à la questionner en permanence sur l'origine des fruits et légumes qu'elle ramenait du marché afin de provoquer chez elle une prise de conscience écologique.

Si son adolescence fut des plus tumultueuses, mon unique rébellion consista à m'acheter une lampe torche dont j'abusais sous les draps après l'extinction des feux pour lire ma collection de romans à l'eau de rose. Ma puberté précoce attirait sur moi les regards des garçons de mon âge et j'oscillais entre complexes dus à mes rondeurs et l'envie d'apprendre à séduire. Je suivais les conseils beauté des magazines pour adolescentes que ma mère m'achetait chaque lundi à l'insu de notre père. Ariane les feuilletait avec ironie en se moquant de moi et de mes premiers flirts : elle ne se souciait guère de son allure un peu dégingandée de garçon manqué.

À l'âge adulte, nos vies amoureuses prirent des chemins inattendus. Ariane, après avoir usé quelques prétendants dont les affaires finissaient inmanquablement sur le trottoir à la première dispute, fit la connaissance de Pedro lors d'un dîner chez des amis communs. Ils entretiennent depuis quatre ans une relation stable, bien qu'intermittente. De mon côté, j'enchaîne les histoires avec des hommes pour lesquels le terme le plus effrayant de la langue française semble être « engagement ». Je rêve de mari et de bébé, je me fais des films dès les premiers instants de la

rencontre, mais le mot « fin » surgit toujours prématurément, parfois avant même que l'idylle n'ait eu le temps de commencer.

J'ai donc toujours été perplexe, et, je l'avoue, un peu jalouse de l'attitude si conciliante de Pedro à l'égard d'Ariane et de leur drôle d'histoire d'amour qui semble programmée pour durer.

Dès que je la vis pousser la porte du café, ce matin du 8 août, je compris que quelque chose n'allait pas. Ariane avait la mine défaite, le regard perdu. Son manteau, boutonné de travers, laissait entrevoir un col de chemise chiffonné. Sa queue de cheval était un peu trop lâche et il était évident qu'il ne s'agissait pas là d'un savant décoiffé. Je lui fis signe. Elle s'avança vers moi et se laissa tomber lourdement sur la chaise en répandant le contenu de son sac sur un coin de la table. Elle se prit la tête entre les mains, repoussa les mèches qui encadraient son joli visage, et, relevant les yeux, prononça ces quelques mots :

— Je suis enceinte. De six mois. Je reviens de chez la gynéco : elle est formelle. Qu'est-ce que je vais faire, Camille ? Pourquoi moi ? Il y a tant de femmes qui veulent un enfant et qui n'en ont pas. La vie est injuste.

Je restai abasourdie. Ariane, enceinte ? Quelle ironie du sort. Rien ne l'aurait laissé deviner, elle n'avait pas pris un gramme. J'hésitai entre l'envie de la bombarder de questions, la rassurer en jouant mon rôle de grande sœur, et m'enfermer dans les toilettes du café pour pleurer. La

nouvelle de cette grossesse inattendue aurait pu me réjouir si elle ne me faisait pas si mal. Pourquoi elle ? Pourquoi Ariane ? Je trouvais aussi incroyablement injuste que ce soit son ventre à elle qui couve ce bébé, et pas le mien. J'en avais presque le cœur serré de jalousie.

Pour cacher mon mal-être, je débitai un flux de paroles insipides : tout irait bien, elle se débrouillerait comme une chef. Je lus la déception dans son regard. Ariane attendait mieux de moi, sa grande sœur qui l'avait déjà sortie de tant de pétrins. Je lui demandai alors, gênée :

— Euh... Tu sais qui est le père ?

— C'est Pedro, me répondit-elle, nullement froissée par ma question saugrenue.

Ah ! Pedro. Espagnol de la pointe de ses cheveux de jais jusqu'à ses chaussures de sport dont il ne se séparait jamais, il était la virilité incarnée ! Les yeux bleus, grand, le corps sculpté par l'activité physique, un sourire incroyable toujours accroché à ses lèvres bien dessinées, un charme fou et, pour couronner le tout, d'une gentillesse rarement prise en défaut. Il n'avait jamais, à ma connaissance, parlé d'enfant avec ma sœur. Ariane bougeait beaucoup. Elle travaillait comme décoratrice d'intérieur *free-lance* la moitié de l'année et voyageait l'autre moitié. Lui, ancien champion de moto-cross, parcourait le monde pour ses compétitions et courait le reste du temps d'un spot de surf à un spot de voile. Il était fou de sport de plein air. Il avait, cette année, après une ultime

victoire, décidé d'interrompre à trente ans sa carrière et s'était vu proposer par son sponsor un poste de relations publiques au sein de sa société. En raison de leurs modes de vie respectifs, Ariane et Pedro ne se voyaient que pendant de courtes périodes qui, cumulées, devaient représenter cinq ou six mois par an. Pendant les compétitions, Pedro était toujours entouré d'une cour d'admiratrices, mais j'étais persuadée que sa personnalité intègre lui imposait d'être fidèle à Ariane. Je n'aurais pu être aussi affirmative concernant ma sœur.

— Il faut que tu le mettes au courant aujourd'hui même, vu le peu de temps qu'il vous reste pour préparer l'arrivée du bébé. Tu sais où il est et comment le joindre ?

— En Bretagne. Parti faire de la voile.

— OK. Au moins, il est dans le pays. Contacte-le tout de suite, Ariane. J'aurai beau t'aider de mon mieux, c'est avec lui que tu dois préparer l'arrivée du bébé.

Les épaules d'Ariane s'affaissèrent. Elle se prit à nouveau la tête entre les mains et se mit à pleurer, doucement d'abord, puis bruyamment. Je commençai à me sentir mal à l'aise. Je n'avais aucune envie d'attirer sur nous l'attention des clients. Certains, au visage navré, feraient semblant de compatir ; les autres nous écouterait avec avidité, trop heureux d'avoir une histoire à raconter ce soir en famille entre deux infos catastrophes à l'annoncée par le poste de télé.

Ariane était réellement, complètement, paniquée. Je la pris dans mes bras. Malgré ma jalousie, j'avais l'estomac noué de voir ma petite sœur adorée dans cet état. Depuis ses dix-huit ans, elle avait toujours mené sa vie à sa guise. Dès la fin de ses études en histoire de l'art (qu'elle avait d'ailleurs abandonnées avant l'obtention du diplôme), elle avait assouvi sa vocation de globe-trotteuse, parcourant la Terre d'un village à l'autre. Le seul continent qui avait, jusqu'ici, échappé à sa soif inextinguible de découverte était l'Asie et elle s'apprêtait justement à s'y rendre. Ariane ne faisait rien comme tout le monde, et elle avait décidé d'explorer en dernier ce continent qui la passionnait depuis son enfance. L'Asie devait être l'apothéose de ses tribulations de voyageuse. Mais le projet semblait, maintenant, sérieusement compromis.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma sœur répéta :

— C'est pas juste, c'est pas juste.

— Tu pourras le faire, ton voyage. Simplement, il est reporté.

— À quand ? Quand pourrai-je effectuer un aussi long voyage avec un mioche sous le bras ? répondit-elle en pleurant de plus belle. C'est foutu, foutu...

— Mais non...

J'essayais d'arborer un air convaincu, mais je n'y croyais guère moi-même. Si elle pouvait continuer à voyager avec un enfant, elle devrait

peut-être renoncer aux conditions qu'elle préférait : anticiper le moins possible pour laisser place à l'inattendu. Ariane s'était fixé une seule règle durant ses pérégrinations : ne jamais prévoir à l'avance l'endroit où elle dormirait le soir. Chez des amis rencontrés le jour même ? Chez l'habitant qui lui offrirait le gîte et le couvert pour une somme modique ? Ou à l'hôtel, si aucune de ces deux options ne se présentait au cours de la journée ?

Cette pensée me fit sourire. Ariane et moi partagions des avis diamétralement opposés sur ce point. Mon CDI de cadre dans une banque m'offrait la sécurité que je désirais et, quand il m'arrivait de voyager, c'est tout juste si je n'avais pas besoin de connaître la couleur des draps dans lesquels je dormirais le soir même...

Nous en étions là, moi, plongée dans mes pensées, et Ariane, immergée dans sa détresse, lorsque la sonnerie stridente de son téléphone résonna. Ma petite sœur n'y prêta aucune attention et je l'interrogeai du regard pour savoir si je pouvais répondre à sa place. Elle acquiesça. En m'emparant du téléphone, je vis s'afficher à l'écran le visage de Pedro, affublé d'une horrible grimace.

— Allô, Pedro ? C'est Camille.

— Ah, Camille ? Bonjour...

— Tu es où ?

— Euh... Heureux de t'entendre aussi, répliqua-t-il en plaisantant.

— Tu n’as pas répondu à ma question ! Tu es où ?

À mon ton stressé, Pedro comprit que quelque chose n’allait pas. Cette manière brusque et cavalière de m’exprimer ne me ressemblait pas.

— Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose à Ariane ?

— Oui et non. Tu pourrais revenir à Paris dans combien de temps ?

— J’y suis, pourquoi ? Bon sang ! Dis-moi ce qui se passe !

— Ah bon ? Tu n’es pas en Bretagne ?

— J’ai loupé mon train hier et il n’y avait plus de places dans les suivants. Je suis encore chez moi, à Paris.

— OK, ne t’inquiète pas, il n’y a rien de grave. Rendez-vous chez Ariane dans une heure, d’accord ?

— D’accord, mais bien sûr que je suis inquiet. J’arrive !

— Non, je te le répète : rien de grave. À tout à l’heure.

Je raccrochai précipitamment à la vue d’Ariane qui se ruait vers les toilettes, prise d’une nausée subite. Je voulus la suivre, mais le contenu de son sac renversé me freina dans mon élan. Je me rassis, en scrutant l’escalier qu’elle venait d’emprunter. Quelques clients du bar tournèrent vers moi un regard interrogateur et une mamie me demanda :

— Elle va bien ?

— Oui... oui, ça va, la rassurai-je, agacée.

Je fis signe à la serveuse de m'apporter l'addition, réglai la note pour mon thé au citron ainsi que le café d'Ariane, resté intact, et rassemblai les affaires éparses sur la table. Quand elle revint, nous sortîmes sans prononcer un mot. Une légère fraîcheur, rare en ce mois d'août, adoucissait la morsure des rayons du soleil sur nos visages et accompagnait notre marche.

— C'est donc vrai, s'indigna soudain Ariane. Maintenant que le bébé se sait découvert, il va me faire subir tous les tourments d'une grossesse. Quelle poisse !

« J'aimerais bien les vivre, moi, ces tourments », pensai-je, en écho à sa plainte.

« — Je suis enceinte. De six mois. Je reviens de chez la gynéco. Qu'est-ce que je vais faire, Camille? Pourquoi moi? Il y a tant de femmes qui veulent un enfant et qui n'en ont pas. La vie est injuste.

Je restai abasourdie. Ariane, enceinte? Quelle ironie du sort. »

Deux sœurs que tout oppose se voient réunies autour de la naissance d'un bébé pas comme les autres: Amarilla. Ariane, la nouvelle maman globe-trotteuse qui fuit éperdument les attaches, et Camille, qui rêve de maternité et d'homme idéal, vont devoir tisser l'avenir avec les fils du passé et mettre de côté leurs peurs, leurs doutes et les aléas de la vie. La petite Amarilla sera ainsi la bonne étoile qui les aidera à définir et à construire leur famille, une famille extraordinaire.

Passionnée de développement personnel, **CORINE DOSSA**, installée en Guadeloupe depuis quinze ans, se consacre désormais à l'écriture après quelques années dans le secteur bancaire puis dans la restauration. Après trois *ebooks*, *Un rayon de soleil entre nos vies* est son premier roman publié.